

A. DUMAS - SAMARTINE - DE BALZAC
E. SUE - E. SANDERU - O. FROST
H. MURGER - TH. GAUTHIER - MÉRY
G. DE BERNARD - F. SOUVREUR

V. HUGO - G. SAND - A. DE MUSSET
F. SOULIÉ - J. JANIN - A. KARR
A. DUMAS FILS - L. GOSLAN
E. SCRIBE - P. TEYAL-ETC.

ADMINISTRATION

et BUREAU DE RÉDACTION
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA
à Paris

SOMMAIRE

LE FAVORI DE LA REINE, par A. ARNOUD et N. FOURNIER.
IMPRESSIONS DE VOYAGE EN SUISSE, par Alex. DEMAS.
L'AMATEUR DE DABULAS, par HENRI GOSCIENNE

ABONNEMENT

Un an 8 fr.
Six mois 4 fr.
(Droits réservés par mandat.)



Zamor!... espionnage? (Page 28.)

LE FAVORI DE LA REINE STRUENSÉE

PAR

A. ARNOUD ET N. FOURNIER

(Suite.)

Le nègre, qui semblait mettre beaucoup de mystère à ce qu'il allait entreprendre, commença par attacher à un arbre la corde qui lui avait servi à amener jusque-là un magnifique chien de classe appartenant à M. Goldberg; puis, se plaçant au milieu du

carré, il chercha du regard et désigna du doigt deux places que lui seul pouvait reconnaître : car elles ne portaient aucun signe extérieur. Alors, s'agenouillant, il crut avec l'aide seule de ses mains, et aussi vite qu'il aurait pu fuir son vigoureux compagnon, une petite fosse, sur laquelle il murmura quelques paroles dans un langage inconnu. Son travail fini.

— Yamba, dit-il au chien qui se plaignait doucement au pied de son arbre; pauvre Yamba! Reçois encore une fois cette main qui te caresse; tu as l'air joyeux maintenant; as-tu donc reconnu que tu allais re-

joindre tes deux compagnons que tu aimais tant, et que tu as cherchés et pleurés si longtemps, et qui sont ici tous deux? Pour l'un, j'ai reçu un coup de pied; pour l'autre, un coup de fusil. Pour toi, le valet qui te sert m'a enlevé sa veste. Je n'ai pu lui passer une corde au cou et l'amener avec toi; mais demain on lui dira : Où est Yamba? et comme il ne pourra répondre, le maître chassera le valet, comme le valet a chassé l'esclave. Tu es la première victime, parce que tu es la plus faible. Allons, Yamba, encore une caresse, et mange ceci : c'est un mets que les Zamboys préparent

répondit avec quelque embarras au message du jeune comte, qu'une indisposition de la reine la privait du plaisir de recevoir l'envoyé de son époux.

Ces paroles glacèrent le cœur de Struensée ; ses espérances et ses craintes qui se combattaient tout à l'heure, s'évanouirent à la fois ; ses vives illusions faisaient place à la froide réalité. Il salua silencieusement et remonta en voiture, cherchant mille explications au refus de la reine, et ne trouvant que la plus triste de toutes : une complète indifférence.

En le voyant revenir ainsi, toute la cour fut persuadée que Mathilde avait pour jamais retiré sa confiance au célèbre docteur, et déjà l'on se disait à l'oreille que celle du roi était fort ébranlée, lorsque madame Fabricius arriva au palais, accompagnant le jeune Frédéric dans les bras de sa nourrice. Elle remit à Christian une lettre de Mathilde. La reine confiait avec joie son enfant à l'habileté du médecin, et dans le cas d'un succès dont elle ne doutait pas, elle réclamait d'avance pour lui une récompense signalée. L'inoculation eut lieu le jour même ; elle réussit complètement, et Struensée fut nommé conseiller de conférence, titre qui répond à notre dignité de ministre d'état ; dès ce jour il eut accès au conseil privé.

Plein de reconnaissance, il voulut porter ses remerciements à sa protectrice ; elle fut encore invisible pour lui.

Que pouvait-il faire ? L'amour que l'on rougit d'avouer à cela de cruel qu'il est forcé de s'arrêter devant le premier obstacle ; il ne sait ni tenter de grands efforts, ni renoncer à ses secrets desirs : car d'une part, il ne se livre pas à une espérance aveugle, et de l'autre il ne pousse jamais ses entreprises jusqu'au désespoir. Replié sans cesse sur lui-même, il se nourrit de lui-même ; c'est un aiguillon qui presse le cœur, et sur lequel le cœur est incessamment refoulé ; c'est un combat où la passion, tour à tour plus forte ou plus faible, ne se décide ni à la fuite, car le danger se cache, ni à la victoire, car le scrupule reste. Dans cette perplexité, le courage s'épuise en efforts négatifs ; satisfaite de ces luttes, parce qu'elle n'est point allée au devant de l'occasion, la conscience un beau jour se trouve désarmée, quand l'occasion vient au devant d'elle.

Telle était la situation morale de Struensée : souhaitant beaucoup, n'espérant rien, et souffrant toujours.

Peut-être eût-il achevé sa vie sans révéler son secret, et la postérité dirait de lui : Une ambition généreuse le dévorait, et l'a tué avant le temps ; que sa mémoire soit bénie, comme celle d'un homme vertueux qui n'eut que la passion du bien !

Mais un étrange événement, déjà annoncé dans le chapitre qui précède, vint donner une autre forme à sa destinée, dans laquelle furent enveloppés les principaux personnages de cette histoire.

XI

LE MÉDECIN.

Au secours ! au secours de celui qui pourra le secourir prenne tout ce que je possède.

— Madame, il y a des moyens.
SHAKESPEARE. *Le roi Lear*.

Un jour, en se promenant sur les ports

le roi, qui se plaisait à respirer l'air de la mer, entendit des cris aigus partant d'un navire à l'ancre dans la baie. Un jeune nègre parut aussitôt sur le pont, poursuivi par un homme vigoureux qui, tenant le bâton levé sur lui, semblait prêt à renouveler les cruels traitements qu'il lui avait déjà infligés, à en juger par les plaintes et l'air désespéré de ce malheureux. On le vit se précipiter à la mer, traverser à la nage le petit intervalle qui séparait le vaisseau du rivage, puis se jeter aux pieds du roi et les lui baiser, en implorant sa compassion par les gestes les plus expressifs. Christian prit en pitié cette pauvre créature qui ne savait articuler aucun son distinct. Il fit appeler le capitaine du navire. C'était un vieux marin, parvenu à ce grade par la protection de M. Guldberg son parent, autrefois l'un des favoris de Marie-Julie. Le roi obtint de lui, non sans peine, qu'il lui cédât l'esclave un peu au dessus du prix ordinaire ; et quand le marché fut conclu, il fit emmener Djinnar (c'était le nom du nègre) dans son palais de Christiansbourg, où il devint le commensal des domestiques inférieurs.

Chaque matin, un courrier se rendait à la résidence de Mathilde, pour prendre un bulletin de la santé du petit prince, et rapportait sur-le-champ la réponse au palais de Copenhague. Le roi, qui de sa fenêtre s'était souvent diverti à regarder dans les cours les jeux des personnes de sa maison, avait remarqué l'extrême agilité de Djinnar, et surtout sa vitesse prodigieuse à la course. Dès lors, il commença à l'employer aux messages quotidiens de Frédérikshbourg ; et ce choix accélérât singulièrement les communications entre les deux châteaux.

Un nègre était presque une curiosité en Danemark, où le trafic des noirs, sans être prohibé, recevait néanmoins peu d'encouragement. Celui-ci, qui ne comprenait ni ne parlait un mot de Danois, amusait par son ignorance les dames confinées dans la solitude de Mathilde. Elles se plaisaient à lui faire mille espiègleries, à le harceler comme un jeune chien ; et lui, souffrait tout avec un calme imperturbable, quoique de temps en temps ses yeux, laissant échapper un éclair, décelassent plus d'intelligence ou de passion qu'il n'avait dessein d'en montrer. Djinnar était devenu le favori de cette petite cour. Souvent, pour familiariser le jeune Frédéric avec des objets effrayants, on lui présentait ce visage noir, sur lequel ressortait l'éclatante blancheur des yeux et des dents. L'enfant épouvanté se rejetait en arrière, en poussant des cris aigus : mais peu à peu, son effroi s'était dissipé, et il s'accoutumait à caresser de ses petites mains les cheveux crépus du nègre. Aussi les habitantes du château avaient-elles prié le roi de choisir toujours le même messenger, et chaque matin Djinnar était attendu avec impatience par ces femmes désœuvrées qui trouvaient en lui la seule distraction de leur longue journée.

Il était midi. Christian, en robe de chambre, assis dans un large fauteuil, et respirant près de la croisée l'air pur d'une belle matinée du mois de juin, s'occupait à relire un mémoire que Struensée lui avait présenté au sujet des énormes taxes qui surchargeaient le Danemark, lorsque Djinnar, revenant de Frédérikshbourg, et tenant une lettre à la main, se glissa tout doucement dans l'appartement. Le roi, sans faire at-

tention à sa présence, acheva la lecture du mémoire qui dura plus d'un quart d'heure ; après quoi, relevant les yeux, il aperçut Djinnar immobile, et le regardant fixement avec une expression indéfinissable. Il prit tranquillement le papier que le nègre lui présentait ; mais à peine y eut-il jeté la vue qu'un cri d'horreur lui échappa ; le billet lui tomba des mains, et il demeura comme pétrifié, la bouche béante et les yeux hagards ; puis, ramassant le papier, et le froissant dans ses mains tremblantes, il le parcourut une seconde fois ; ne pouvant plus douter de l'affreuse nouvelle, il s'élança de son fauteuil, en criant d'une voix de tonnerre.

— Mon fils ! sauvez mon fils !

Djinnar seul était devant lui ; il le saisit fortement par le bras, en le secouant avec la rage d'un désespéré.

— Struensée ! Struensée ! en quelque lieu qu'il soit, quoi qu'il fasse, il me le faut à l'instant ; qu'il parte, qu'il s'empresse ! mais va donc le chercher, malheureux ! des trésors pour récompense !

Mais le nègre, qui n'entendait pas un mot en langue danoise, restait à sa même place ; sa figure inerte ne peignait que la stupidité.

— Il ne comprend pas ! s'écria Christian au désespoir. Et il se traîna d'un pas chancelant vers la sonnette ; le bruit qu'il fit donna l'alarme à tout le palais.

On accourut de toutes parts.

Struensée parut.

— Vite, vite, à Frédérikshbourg ! sauvez mon fils ! le poison...

Hors d'état d'en dire davantage, il montra du doigt la fatale lettre, et le médecin lut ces mots tracés au crayon par Mathilde :

« Du secours ! Mon fils se meurt, il est empoisonné. »

Un cri d'effroi s'échappa de toutes les bouches.

Peu de minutes après, Struensée courait à franc étrier sur la route de Frédérikshbourg.

Le roi anéanti était tombé sans connaissance. Les officiers de sa maison s'empressèrent autour de lui, en cherchant à le ranimer ; ils se communiquaient à voix basse leurs craintes et leurs conjectures, tandis que Djinnar, impassible et comme étranger à ce qui se passait, jouait dans un coin de l'appartement avec la levrette favorite.

A. ARNOULD ET N. FOURNIER.

— La suite au prochain numéro. —

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN SUISSE

DEUXIÈME PARTIE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

(Suite.)

En quelque lieu du monde qu'on se rencontre, il y a, entre Parisiens, un sujet de conversation à l'aide duquel on peut s'étudier, et bientôt se connaître : c'est l'Opéra, pierre de touche de bonne compagnie, qui éprouve les fashionables. L'Opéra forme dans ses habitués un monde à part, parlant cette langue des premières loges qui seule a cours pour transmettre, de la Chaussée-d'Antin au noble faubourg, les fluctuations de la Bourse, les variations de la mode, et les changements de ministère de la beauté.



Le pont du Diâble.

J'avais un avantage sur ma jolie compatriote : c'est que je la connaissais et qu'elle ne me connaissait pas ; il est évident qu'elle cherchait à savoir à quelle classe de la société l'appartenais, et qu'elle ne pouvait le deviner à ce premier essai : elle changea donc la conversation, et l'amena sur l'art en général.

À la bout de dix minutes, nous avions passé en revue la littérature, depuis Hugo jusqu'à Scribe ; la peinture, depuis Delacroix jusqu'à Abel de Pujol ; l'architecture, depuis M. Percier jusqu'à M. Lebas. Je connaissais encore mieux les hommes que les choses, et je parlais plus savamment des individus que de leurs œuvres. — L'esprit de ma compatriote était toujours flottant.

Après un moment de silence, quelques questions que je lui adressai sur sa santé firent virer de bord la conversation, qui entra à pleines voiles dans la médecine. Ma spirituelle antagoniste avait une névralgie. C'est, comme on le sait, la maladie de ceux qui ont besoin d'en avoir une. Lorsque vous entendez sortir de la bouche d'une femme ces mots : « J'ai atrocement mal aux nerfs, » vous pouvez, incontinent, les traduire par ceux-ci : « Madame a de vingt-cinq à quatre-vingt mille francs à dépenser par an, sa loge à l'Opéra, ne marche jamais et ne se lève qu'à midi. » On voit donc

que mon interlocutrice se livrait de plus en plus. Je soutins la conversation en homme qui, sans avoir des nerfs, ne nie point qu'ils existent, et qui, sans avoir l'honneur de les connaître personnellement, en a beaucoup entendu parler.

Madame Kafford, qui, tant que nous avions escarrocché sur un terrain tout national, était restée simple témoin du duel, voyant que la conversation ballottait en ce moment une question d'humanité générale, fit un léger effort qui colora ses jours, et laissa tomber quelques paroles au milieu de notre dialogue : elle aussi, la pauvre femme, avait des nerfs, mais des nerfs du nord. Cela me fournit l'occasion d'établir une distinction très-subtile et très-savante sur la manière de sentir selon les degrés de latitude ; et il demeura clairement démontré à ces deux dames, au bout de quelques minutes, que je n'étais beaucoup occupé de la différence des sensations.

Ma compatriote hésitant donc de plus en plus à fixer son esprit sur ma spécialité, j'étais trop homme du monde pour n'être qu'un artiste, j'étais trop artiste pour n'être qu'un homme du monde ; je parlais trop bon pour un agent de change, trop haut pour un médecin, et je laissais parler mon interlocutrice, ce qui prouvait que je n'étais pas avocat.

En ce moment, M. Brunton entra, la figure comiquement bouleversée ; il marcha droit à M. Kafford, toujours plongé dans des Guides et des Itinéraires, et lui dit gravement :

— Mon pauvre ami !...

— Qu'est-ce ? fit le chambellan en se tournant tout d'une pièce.

— Avec-vous lu dans votre Ebel, continua M. Brunton, que les habitants d'Obergestelen fassent anthropophages ?

— Non, dit le chambellan ; mais je vais voir si cela y est.

Il feuilleta un instant son livre, arriva au mot Obergestelen, et lui à haute voix :

« Obergestelen ou Obergheselen, avant-dernier village du Haut-Valais, situé au pied du mont Grimsel, à quatre mille cent pieds au-dessus du niveau de la mer : ses maisons sont tout à fait noires ; cette couleur provient de l'action du soleil sur la résine qui recouvre le bois de mélèze dont elles sont bâties. Les débordements du Rhône y causent de fréquentes inondations pendant l'été. »

— Je ne sais ce que vous voulez dire, continua gravement M. Kafford en levant les yeux ; vous voyez qu'il n'y a pas dans tout cela un mot de chair humaine.

— Eh bien, mon ami, il y a longtemps

que je vous dis que vos faiseurs d'itinéraires sont des ignorants.

— Pourquoi cela ?

— Descendez vous-même à la cuisine, levez le couvercle de la marmite qui bout sur le feu, et vous remonterez nous dire ce que vous avez vu.

Le chambellan, qui vit un fait extraordinaire à consigner sur ses tablettes, ne se le fit pas dire deux fois. Il se leva et descendit à la cuisine. Madame Brunton et moi avions grande envie de rire. Son mari conservait invariablement cette figure triste, que les plaisants de bon goût savent si bien prendre. Quant à madame Kœfford, elle était retombée dans sa rêverie, et, plutôt couchée qu'assise dans son fauteuil, elle suivait, les yeux vaguement fixés au ciel, quelques nuages à forme bizarre qui lui rappelaient ceux de sa patrie.

Sur ces entrefaites, M. Kœfford rentra pâle et s'essuyant le front.

— Eh bien, qu'y a-t-il dans la marmite ?

— Un enfant ! répondit-il en se laissant tomber sur une chaise.

— Un enfant !...

— Pauvre petit ange ! dit madame Kœfford, qui avait écouté sans entendre ou entendu sans comprendre, et qui voyait sans doute passer dans ses songes quelque chérubin avec des ailes blanches et une auréole d'or.

Quand on a compté sur un gigot braisé ou sur une tête de veau ; que, dans cette attente, on a, depuis une heure, apaisé les murmures de son estomac à la fumée d'une marmite, et qu'on vient vous dire que cette marmite ne contient qu'un enfant, cet enfant, fût-il un ange, comme l'appelaient madame Kœfford, devient un trop triste équivalent pour que l'appétit ne se révolte pas de l'échange. J'allais donc m'élancer hors de la chambre, lorsque M. Brunton m'arrêta par le bras et me dit :

— Il est inutile que vous alliez le voir, on va vous le servir.

En effet, la fille de l'auberge entra bientôt, portant sur un plat long, et couché sur un lit d'herbe, un objet qui avait l'apparence parfaite d'un enfant nouveau-né, écorché et bouilli.

Nos dames jetèrent un cri et détournèrent la tête. M. Kœfford se leva de sa chaise, s'approcha, la mori dans l'âme, du premier service, et, après l'avoir regardé attentivement, il dit avec un profond soupir :

— C'était une fille !

— Mesdames, dit M. Brunton en s'asseyant et en aiguisant un couteau, j'ai entendu dire qu'au siège de Gènes, pendant lequel, vous le savez, Masséna invita un jour tout son état-major à manger un chat et douze souris, on avait remarqué, au milieu du dépérissement général de nos troupes, un régiment qui se maintenait aussi frais et aussi dispos que s'il n'y avait pas eu de famine. La ville rendue, le général en chef interrogea le colonel sur cette étrange exception. Celui-ci alors avoua ingénument que ses soldats étaient venus lui demander la permission de manger de l'Autrichien, et qu'il n'avait pas cru devoir leur refuser une aussi légère faveur ; il ajouta même, qu'en sa qualité de colonel, les meilleurs morceaux lui étaient envoyés avec la régularité d'une distribution de vivres ordinaire, et que, malgré sa répugnance primitive, il avait fini par trouver, comme les autres, que les sujets

de Sa Majesté impériale étaient un mets fort agréable.

Les cris redoublèrent.

Alors M. Brunton enleva fort délicatement l'épaule de l'objet en question, et se mit à l'attaquer avec autant d'appétit que l'avait fait Cérès, lorsqu'elle dévora l'épaule de Pélops.

En ce moment, la fille rentra, et, voyant que M. Brunton était seul à table :

— Eh bien, mesdames, dit-elle, est-ce que vous ne mangez pas de marmotte ?

La respiration nous revint. Mais, maintenant même que nous savions le secret, la ressemblance du quadrupède avec le bipède ne nous paraissait pas moins frappante ; ses mains et ses pieds surtout, articulés comme des membres humains, eussent suffi seuls pour m'empêcher de goûter de ce mets, que Willer m'avait tant vanté en gravissant le Faulhorn.

— N'avez-vous donc pas autre chose ? dis-je à notre camarère.

— Une omelette, si vous voulez.

— Va pour une omelette, dirent ces dames.

— Mais savez-vous la faire, au moins ? Une omelette, ajoutai-je en me retournant vers ces dames, est à la cuisine ce que le sonnet est à la poésie.

— Il me semble au contraire, répondirent-elles, que c'est l'abc de l'art.

— Lisez Boileau et Brillat-Savarin.

— Vous entendez, la fille ? dit M. Kœfford.

— Oh ! quant à ce qui est de l'omelette, nous en faisons tous les jours, et, Dieu merci ! les voyageurs ne s'en plaignent jamais.

— Nous verrons bien !

La fille alla faire son omelette : dix minutes après, elle apporta une espèce de galette plâtrée et dure qui couvrait toute la superficie d'un énorme plat. Dès le premier coup d'œil, je vis que nous étions volés ; je n'en découpai pas moins la chose, et j'en servis un morceau à chacune de ces dames ; elles y goûtèrent du bout des lèvres, et repoussèrent aussitôt leur assiette. Je tentai la même épreuve : mes prévisions ne m'avaient pas trompé autant aurait valu mordre dans une courte pointe.

— Eh bien, dis-je à la fille, votre omelette est exécrable, mon enfant.

— Comment cela peut-il se faire ? on y a mis tout ce qu'il fallait.

— Qu'en dites-vous, mesdames ?

— Mais nous disons que c'est désespérant, et que nous mourons de faim !

— Dans les cas désespérés, il faut donner quelque chose au hasard. Ces dames veulent-elles que j'essaie de leur en faire une ?

— Une omelette ?

— Une omelette, repris-je en m'inclinant modestement.

Ces dames se regardèrent.

— Mais, dit Kœfford en se levant vivement et en se rattachant à la seule planche de salut qu'il voyait flotter dans les eaux, mais puisque monsieur a la bonté de nous offrir...

— Pourvu cependant, repris-je, que M. Brunton et vous me serviez d'aides de cuisine.

— Volontiers, s'écrièrent ces deux messieurs avec une spontanéité qui dénotait la confiance de la faim.

— Volontiers, ajoutèrent ces dames avec un sourire de doute.

— En ce cas, dis-je à la fille, du beurre frais, des œufs frais, de la crème fraîche.

Je chargeai M. Brunton de hacher les fines herbes, et M. Kœfford de battre les œufs ; je pris la queue de la poêle, et j'opérai le mélange avec une gravité qui faisait le bonheur de ces dames. Déjà l'omelette cuisait dans le beurre et tout le monde me regardait avec un intérêt croissant, lorsque M. Brunton interrompit le silence général :

— Monsieur, me dit-il, serait-il bien indiscret de vous demander qui nous avons l'honneur d'avoir pour cuisinier ?

— Oh ! mon Dieu, non, monsieur.

— C'est que je suis convaincu que je vous ai rencontré à Paris.

— Et moi aussi. Ayez la bonté de me passer le beurre. Merci !

J'en fis glisser quelques morceaux sous l'omelette, qui commençait à prendre, afin qu'elle ne fût point à la poêle.

— Et je suis sûr que, si vous me disiez votre nom...

— Alexandre Dumàs.

— L'auteur d'*Anthony* ! s'écria madame Brunton.

— Lui-même, répondis-je en mettant dans le plat l'omelette parfaitement cuite et en la posant sur la table.

N'entendant aucune félicitation ni pour le drame ni pour l'omelette, je levai les yeux : la société était stupéfaite. Il paraît qu'on s'était fait de ma personne une idée beaucoup plus poétique que ne le comportait le prospectus que je venais d'en donner. Par malheur, l'omelette se trouva excellente. Les dames la mangèrent jusqu'au dernier morceau.

XXVIII

LE PONT DU DIABLE.

En quittant ces dames le soir, j'avais obtenu d'elles la permission de les voir le lendemain matin. Je me présentai donc chez elles aussitôt que je les sus visibles.

Elles étaient tout à fait remises de leur mauvaise route et de leur mauvais dîner ; il n'y avait que M. Kœfford qui, ayant passé la nuit au milieu de ses cartes et de ses itinéraires, paraissait beaucoup plus fatigué que la veille.

C'était un singulier homme que notre chambellan ! ponctuel comme l'étiquette, monté comme une horloge, et réglé comme une romance. Avant de partir de Copenhague, il avait compulsé tous les voyageurs qui ont écrit sur la Suisse, consulté toutes les cartes des vingt-deux cantons, et avait fini par se tracer, jour par jour, au sein de la république Helvétique, un itinéraire dont il ne s'était encore écarté ni d'une heure ni d'un sentier.

Sur cet itinéraire, il y avait que, le 28 septembre, il devait descendre dans l'Oberland, en traversant le Grimsel. Il est vrai qu'il n'y était pas question de l'orage qui avait empêché ce projet, tout simple d'ailleurs, de s'exécuter comme l'avait espéré M. Kœfford.

Or, nous étions au 29 septembre au lieu d'être au 28, nous nous trouvions dans le Valais, au lieu de nous trouver dans l'O-

berland, et les guides déclaraient qu'après la tempête de la veille le passage du pont Gemmi était seul praticable, et qu'il fallait renoncer à celui du Grimsel. La chose était fort égale à M. et à madame Brunton, mais elle bouleversait toute l'existence de M. Kœfford.

Je fis tout ce que je pus pour lui rendre son courage; je lui dis que le passage du Gemmi était beaucoup plus curieux que celui du Grimsel, et que ce n'était, à tout prendre, qu'un retard d'un jour.

— Et croyez-vous, me dit-il d'un air désespéré, que ce n'est rien qu'un retard d'un jour? d'être obligé de faire le lundi ce qu'on croyait faire le dimanche, de marquer une heure et d'en sonner une autre, comme une pendule dérangée?

Madame Brunton, son mari et moi, fîmes ce que nous pûmes pour consoler le pauvre chambellan; mais il était comme Rachel pleurant ses fils. Quant à sa femme, qui connaissait son caractère, elle n'osait hasarder un mot.

Cependant, comme il n'y avait pas d'autre parti à prendre, M. Kœfford se décida à subir un retard de vingt-quatre heures et à passer le Gemmi. Je le quittai donc à peu près calme, sinon tout à fait résigné.

Depuis notre retour à Paris, j'ai su, par une lettre de notre malheureux ami à M. Brunton, qu'il n'était arrivé à Copenhague que le 4^{er} janvier au soir, au lieu du 30 décembre. Il avait manqué sa visite du jour de l'an au roi de Danemark, et avait failli perdre sa place de chambellan.

Quant à moi, qui heureusement n'avais de visite à rendre à aucun roi, je baisai la main de ces dames, et me mis en route avec Francesco.

C'était un brave enfant et un bon compagnon, joyeux et insouciant, toujours d'une humeur libre, plus fort que ne l'est avec cinq ans de plus un jeune homme de nos villes, vif comme un lézard et léger comme un chamois.

Nous marchâmes deux heures à peu près, suivant toujours les bords escarpés du Rhône, qui de fleuve était devenu torrent, et de torrent devint bientôt ruisseau, mais ruisseau capricieux et fantasque, annonçant dès sa source tous les écarts de son cours; comme les bizarreries d'un enfant annoncent à l'aurore de la vie les passions de l'homme.

Enfin, au détour d'un sentier, nous aperçûmes devant nous, remplissant tout l'espace compris entre le Grimsel et la Furca, le magnifique géant de glace, la tête posée sur la montagne, les pieds pendants dans la vallée, et laissant échapper, comme la sueur de ses flancs, trois ruisseaux, qui, se réunissant à une certaine distance, prennent, dès leur jonction, le nom de Rhône, que le fleuve ne perd qu'en vomissant ses eaux à la mer par quatre embouchures, dont la plus petite a près d'une lieue de large.

Je sautai par-dessus ces trois ruisseaux, dont le plus fort n'a pas douze pieds d'une rive à l'autre. Cet exploit terminé, nous commençâmes à gravir la Furca.

C'est une des montagnes les plus nues et les plus tristes de toute la Suisse. Les habitants attribuent son aridité au choix que fit le Juif errant de ce passage pour se rendre de France en Italie. J'ai déjà dit

qu'une tradition raconte que, la première fois que le réprouvé franchit cette montagne, il la trouva couverte de moissons, la seconde fois de sapins, la troisième fois de neige.

C'est dans ce dernier état que nous la trouvâmes aussi. Arrivés à son sommet, je remarquai que cette neige était, de place en place, mouchetée de taches rouges comme un immense tapis tigré; je vis, en approchant, que ces taches étaient produites par des sources qui venaient sourdre à la surface de la terre: je pensai qu'elles devaient être ferrugineuses, et je les goûtai. Je ne m'étais pas trompé: c'était la rouille qui donnait à la neige cette teinte rougeâtre qui m'avait étonné d'abord.

Pendant que j'examinais ce phénomène, et que je cherchais à m'en rendre compte, Francesco vint à moi, et, d'un air assez embarrassé, me demanda ma gourde, qu'il s'était chargé de faire remplir le matin à Obergestelen, et dans laquelle il avait versé du vin au lieu de kirchenwasser. Je m'étais aperçu de cette méprise en route seulement, et je n'avais pu deviner pour quel motif Francesco avait ainsi manqué aux instructions que je lui avais données; mais comme la liqueur substituée à celle que je buvais habituellement était un excellent vin rouge d'Italie, je n'avais pas considéré cette infraction à mes ordres comme un grand malheur.

Francesco, en me demandant ma gourde ramena ma pensée sur ce petit incident, que j'avais déjà oublié. Je crus qu'une mesure d'hygiène personnelle lui faisait préférer le vin d'Italie à l'eau de cerises des Alpes, et qu'il allait, en portant ma gourde à sa bouche, me donner une preuve de cette préférence. Je le suivis donc du coin de l'œil, tout en ayant l'air de ne le point regarder, mais cependant sans perdre de vue un seul de ses mouvements.

Rien de ce que j'avais soupçonné n'arriva: Francesco alla se placer sur la crête la plus élevée de la montagne, et, à cheval pour ainsi dire sur les deux versants, il fit deux fois le signe de la croix, une fois tourné vers l'occident et l'autre fois vers l'orient; puis, versant du vin dans le creux de sa main, il jeta en l'air le liquide, qui retomba autour de lui comme une pluie dont chaque goutte faisait sur la neige une petite tache rouge, assez pareille par la couleur aux grandes taches dont je venais de découvrir la cause. Enfin, cette espèce d'exorcisme achevé, Francesco me remit la gourde, sans avoir même pensé à l'approcher de ses lèvres.

— Quelle cérémonie d'enfer viens-tu de faire? lui dis-je en replaçant la gourde à mon côté.

— Ah! me répondit-il, c'est une précaution pour qu'il ne nous arrive pas d'accident.

— Comment cela?

— Oui: nous sommes sur la route d'Italie, n'est-ce pas? c'est par ici que passent les vins qui descendent du Saint-Gothard et qu'on envoie en Suisse, en France ou en Allemagne; ces vins sont renfermés dans des barriques, et conduits par des muletiers italiens qui, presque tous, sont des ivrognes. Comme la Furca est la montagne la plus fatigante qu'ils aient à gravir pendant tout le chemin, c'est aussi pendant cette montée que le démon de l'ivrognerie les tente, et arrive ordinairement à son but en leur faisant percer les tonneaux qui leur

sont confiés, et qui de cette manière arrivent rarement pleins à leur destination. Vous concevez que de pareils hommes, dépositaires infidèles pendant leur vie, ne peuvent entrer dans le séjour des honnêtes gens après leur mort. Leurs âmes en peine reviennent donc errer la nuit à l'endroit même où la tentation les a vaincues: ce sont elles qui, tout imbibées encore du vin dérobé, font, en se posant sur la neige, ces taches rouges éparpillées de tous côtés; ce sont elles qui, pour se distraire, poursuivent le voyageur avec la tempête, qui font glisser son pied au bord du précipice, qui l'égareront le soir par des lueurs trompeuses. Eh bien, il n'y a qu'un moyen de se rendre ces âmes favorables, c'est de leur jeter, en faisant le signe de la croix, quelques gouttes de ce vin qu'elles ont tant aimé pendant leur vie, qu'il a été pour elles une cause de damnation éternelle après leur mort. Voilà pourquoi j'ai fait mettre dans votre gourde du vin au lieu de kirchenwasser.

Cette explication me parut si satisfaisante, que je ne trouvai d'autre réponse à faire que de renouveler pour mon compte l'opération que Francesco venait de faire pour le sien, et je ne doute pas que ce ne soit à cette précaution antidiabolique que nous dûmes d'arriver sans accident aucun à Réalp, petit village situé à la base de la terrible montagne.

Nous ne fîmes à Réalp qu'une halte d'une heure, et nous continuâmes notre route jusqu'à Andermatt. Chateaubriand et M. de Fitz-James y étaient passés quelques jours auparavant, et l'hôte me montra avec orgueil les noms des deux illustres voyageurs inscrits sur son registre.

Alexandre DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)

L'AMATEUR DE DAHLIAS*

PAR

HENRI CONSCIENCE

Vous aimez sans doute, mon cher lecteur, à contempler une belle fleur de dahlia; peut-être même n'êtes-vous pas éloigné de la proclamer reine et de la mettre sur le trône du royaume de Flore au lieu et place de la poétique et charmante rose; mais songez-y trois fois avant de prendre vous-même le titre d'amateur de dahlias. Vous croyez sans doute, dans votre honnête simplicité, que pour être amateur de dahlias il suffit d'aimer les dahlias. Permettez-moi de vous dire que vous vous trompez grandement. Quelque hardi que puisse paraître cette assertion, elle trouvera son excuse auprès de vous quand je vous aurai dépeint un amateur véritable.

Il y a trois sortes d'amateurs, les riches, les bourgeois et les pauvres gens. Parmi eux, c'est la bourgeoisie dans l'aisance qui s'est éprise pour les dahlias de la passion la plus effrénée, et c'est elle qui servira exclusivement de modèle à mon esquisse.

Donc, apprenez que l'amateur de dahlias est, pendant la plus grande partie de l'année, un homme qui renie son pays, sa fa-

* Tous droits réservés.